



HAL
open science

L'Espagne de Vassili Botkine

Dominique Samson

► **To cite this version:**

Dominique Samson. L'Espagne de Vassili Botkine. *Cauces. Revue d'études hispaniques*, 2000, 1, pp. 207-223. hal-04101475

HAL Id: hal-04101475

<https://hal.science/hal-04101475>

Submitted on 20 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'Espagne de Vassili Botkine

Dominique SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG

Vassili Pétrovitch (1812-1869) naît avec « l'âge d'or » de la littérature russe¹. Si certains de ses pairs ont préféré explorer la face cachée de la Russie – la Sibérie asiatique et ses peuples² –, Vassili Botkine fait partie de ces voyageurs du XIX^e siècle qui ont arpenté le monde³. Issu d'une famille de négociants en thé, il évolue dans la Russie sourcilleuse de Nicolas I^{er}, où la vie culturelle intense, à travers revues, théâtres et cercles littéraires, fait figure d'échappée belle devant le joug de la censure. Les membres de la Troisième et dernière Rome portent les stigmates du soulèvement décembriste brisé de 1825, du débat entre Slavophiles et Occidentalistes qui fait s'affronter les intellectuels au nom de la Russie éternelle et du dolorisme d'un peuple où « quelquefois on meurt trop tôt, avant même d'avoir pu vivre⁴ ». Renvoyée à sa propre image par le miroir de l'Europe du Romantisme et des idées, l'*intelligentsia* hait la Russie du présent, sujet schizophrène où le messianisme nationaliste slavophile et le socialisme utopique occidentaliste se heurtent à la structure d'une petite-mère Russie germano-tatare⁵.

¹ « L'âge d'or » des Lettres russes va de 1812 à 1840.

² Voir Anne-Victoire Charrin, *L'image poétique de la Sibérie asiatique dans la littérature russe au XIX^e siècle (1819-1859)*, Doctorat d'État, Paris III, 1991.

³ Pour l'Espagne, R. Foulché-Delbosc a dénombré, outre celle de Vassili Botkine, quatre relations russes de voyage en Espagne : Konstantin Apolonovič Skalskovskij, *Put'evye vpečatlenija v Ispanii, Egiptiju, Aravii i Indii 1869-1872* [Impressions de voyage en Espagne, Égypte, Arabie et Inde, 1869-1872], SPb, 1873 ; Alexandr Ivanovič Voekov, *Očerki iz putešestvija po Ispanii* [Études d'un voyage sur l'Espagne], SPb, 1878 ; A. N. Bežetskij, *Put'evye nabroski v strane mantilii i kastanet* [Esquisses de voyage au pays de la mantille et des castagnettes], SPb, 1884 ; Daniel Lukič Mordovcev, *Po Ispanii. Put'evye arabeski* [De par l'Espagne. Carnets de voyage], SPb, 1884. Voir R. Foulché-Delbosc, *Bibliographie des voyages en Espagne et au Portugal*, Madrid, Julio Ollero, 1991.

⁴ Voir Alexandr Ivanovič Herzen, « El pueblo ruso y el socialismo » et « Carta a Jules Michelet », *El desarrollo de las ideas revolucionarias en Rusia*, México, Siglo XXI Editores, 1979, p. 219-266.

⁵ Sous la plume de nombreux écrivains russes du XIX^e siècle, la Russie de Nicolas I^{er}, mère abusive, se perd dans le besoin allemand supposé d'ordre et de méticulosité (cf. Ivan Gontcharov,

Entre rêve et hallucination, « étroitesse sordide, dévotion bornée, crasse provinciale mais aussi tendresse, fastes liturgiques, poésie⁶ », folklore sibérien⁷ et Belles-Lettres européennes, le XIX^e siècle russe est à la recherche de lui-même. Les voyages aristocratiques ou bourgeois à travers « toutes les Russies » comme en Europe témoignent, à l'instar de la vie intellectuelle moscovite, de cette quête de soi. Ainsi Vassili Botkine sillonna-t-il l'Europe à de multiples reprises entre 1835 et 1869 : les capitales, telles Londres et Paris et les pays, tels l'Italie, l'Allemagne, la Suisse, les îles de Wight et d'Ischia. En 1845⁸, peu après la traduction d'*Eugénie Grandet* par Dostoïevski, il se rend en Espagne. Une Espagne assez vague selon la lettre de Bielinsky adressée à son ami Botkine le 5 novembre 1847 puisque « au cours de ces dix dernières années, on n'a cessé d'écrire dans les journaux sur l'Espagne, mais la curiosité du public était seulement excitée et nullement satisfaite : plus il lisait les nouvelles d'Espagne, plus l'Espagne demeurait pour lui *terra incognita* »⁹.

Quels que fussent les mérites supposés de la péninsule ibérique, ils demeureraient, dans la littérature russe, largement conventionnels et soumis aux effets peu orthodoxes d'une chaleur méridionale qui affole les sens : une Espagne « où il y a des myrtes, des citrons, un ciel bleu, où il y a le Guadalquivir : pays de l'amour où on ne peut vivre sans aimer ; où les roses et les baisers voltigent, pour ainsi dire, dans l'air¹⁰ ». Une terre au jour languide et à la nuit fébrile, où

Oblomov) et l'arbitraire asiatique violent de l'ancienne Horde d'Or qui façonnent et parasitent à la fois la 'mystérieuse âme russe'. Voir Michel Heller, « Le Tatar et l'Allemand », *Quelle Russie ? Les racines et les rêves d'une société dépaysée*, Paris, Éditions Autrement, N° 67-68, mars 1993, p. 224-229.

⁶ Anton Pavlovitch Tchekhov, *La steppe*, introduit et annoté par Louis Martinez, traduit par Olga Vieillard-Baron, Paris, GF-Flammarion, 1992, p. 14-15.

⁷ Voir Anne-Victoire Charrin, « Folklore sibérien et littérature russe : une transformation extrême pour une interprétation romantique », *Slovo. Revue du CERES*, n° 13, INALCO, 1993, p. 75-94.

⁸ Cette même année, le musicien Mikhaïl Ivanovitch Glinka découvre lui aussi l'Espagne.

⁹ Vissarjon Belinskij, *Pis'ma* [Lettres], SPb, 1914, III, p. 274-275.

¹⁰ Voir Fjodor Dostoïevskij, « Djadjuškin son » [Le rêve du grand-père, 1859], *Sobranie sočinenij v 10 tomov, M., Gosudarstvennoe izdatel'stvo xudožestvennoj literatury*, 1956, t. II.

les femmes paraissent le soir au balcon
regardent, et sans craindre l'Espagnol jaloux,
écoutent dans un sourire, et attirent l'étranger (...)
ô, raconte-moi donc comment là-bas les femmes
savent allier la religiosité à l'amour,
par-dessous leur mantille, faire un signe convenu
dis-moi comment depuis la grille tombe le billet doux,
comment l'or assoupit la vigilance de la duègne maussade ;
dis-moi comment à vingt ans, l'amoureux sous la fenêtre,
tremble et s'enflamme, enveloppé dans sa cape¹¹.

Un sud aphrodisiaque où souffle le *Zéphir nocturne* de Pouchkine qui renvoie tout-à-trac les femmes russes vantées par Juan Valera¹² à leur science austère et exalte la légèreté des Espagnoles :

Ôte ta mantille, cher ange,
Et parais tel le jour éclatant !
Par la balustrade de fonte
Passe ton adorable petit pied !¹³

¹¹ Alexandr Puškin, « K magnatu » [À un magnat] (1830) in *Œuvres*, M., 1954, tome I, p. 283.

¹² « On peut affirmer que les hommes d'Espagne connaissent plus de choses que les Russes ; mais les femmes de cette terre, en matière d'études, dépassent les Espagnoles. ¡Válgame Dios y lo que saben ! Il est une jeune femme ici qui parle six ou sept langues, qui traduit en autant d'autres et qui discourt, non seulement de romans et de vers, mais aussi de religion, de métaphysique, d'hygiène, de pédagogie, et même de litroticie si cela se présente ». Los hombres de España bien se puede afirmar que saben más que los Rusos; pero las mujeres de esta tierra, en punto a estudios, les echan la zancadilla a las españolas. ¡Válgame Dios y lo que saben ! Señorita hay aquí que habla seis o siete lenguas, que traduce otras tantas y que diserta, no sólo de novelas y de versos, sino de religión, de metafísica, de higiene, de pedagogía y hasta de litroticia si se ofrece.», Juan Valera, *Cartas desde Rusia*, «Lettre du 18 février 1857 », Barcelone, Laertes, 1986, p. 141.

Le péché de Dieu

Pas de vision semblable lorsqu'un midi d'août 1845, Vassili Botkine franchit la frontière espagnole, mais celle de paysans « aux manières graves et majestueuses », drapés placidement dans leurs capes brunes et celle, initiatique, à Irun, d'une première collation à l'huile d'olive rance dont le seul parfum – proche de l'huile à brûler au goût du voyageur russe¹⁴ – semble réjouir les Espagnols, compagnons de diligence. Dès son arrivée à Vitoria le 11 août 1845, Vassili Botkine entreprend d'écrire à ses proches, esquissant ainsi le canevas de ses *Lettres sur l'Espagne*¹⁵ qu'il enrichira de nombreux documents (telles les chroniques de voyage de Théophile Gautier, de George Borrow et de Richard Ford¹⁶), documents qu'il jugera, dans sa préface à l'édition de 1857, superfétatoire de passer en revue. Au point que dans le monde des Lettres russes, si l'étude de Vassili Pétrovitch fut saluée par Tourgueniev et Gogol, elle fit figure de 'faux littéraire' aux yeux d'Apollon Maïkov persuadé que, revenu d'Espagne après quelques mois, Vassili Pétrovitch s'était entouré de documents pour rédiger pendant sept ans

¹³ Alexandr Puškin, « Nočnoj zefir » [Zéphir nocturne], *Sočinenija. Stixotvorenija 1814-1836*, M., 1971, Xudožestvennaja literatura, tome I, p. 185.

¹⁴ Vassili Pétrovitch n'est pas le seul à s'alarmer de la cuisine espagnole, à en juger les premières impressions de Théophile Gautier découvrant le gazpacho : « Chez nous, des chiens un peu bien élevés refuseraient de compromettre leur museau dans une pareille mixture. C'est le mets favori des Andalous, et les plus jolies femmes ne craignent pas d'avaler, le soir, de grandes écuelles de cet infernal potage. » Voir Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, Paris, Presses de l'Opéra, 1843, p. 283.

¹⁵ Ces *Lettres* ont d'abord été publiées en Russie sous forme de feuillets dans *Sovremennik* de 1847 à 1851, puis en volume à part préfacé : V. P. Botkine, *Lettres en Espagne*, SPb, 1857, 448 pages et *Œuvres de Vassili Pétrovitch Botkine* (édition de la revue Panteon Literatoury), SPb, 1890, tome I, 'Voyages', p. 35-283). On pourra consulter à la bibliothèque de l'INALCO que je remercie ici : Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, L., Nauka, 1976. C'est à partir de cette édition que nous citerons désormais ce texte.

¹⁶ Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, *op. cit.* ; George Borrow, *The Bible in Spain*, Londres, 1843, Richard Ford, *Handbook for travellers in Spain*, Londres, 1845 : tous trois font partie de la bibliothèque de Vassili Pétrovitch. À propos de ses lectures réelles ou supposées, consulter Vassili Botkine, *Lettres d'Espagne*, texte traduit du russe, préfacé, annoté et illustré par Alexandre Zviguilsky, Paris, Centre de Recherches Hispaniques, 1969, p. 16-20.

environ, d'E. M. Feokistov¹⁷ qui s'étonna du délai nécessaire à Botkine pour écrire ses *Lettres sur l'Espagne* ; de même, V. V. Stassov¹⁸ était persuadé que Botkine, « assis dans son cabinet, avait copié et traduit les voyageurs français » tandis que I. Ia. Iakovlev¹⁹ avait acquis la conviction que Vassili Botkine n'avait fait que modifier légèrement l'ouvrage de Washington Irving²⁰ avant de signer de son nom, etc. Certains beaux esprits allant même jusqu'à déclarer que le « chauve négociant en thé²¹ », « cet homme chauve et laid²² » n'avait sans doute jamais mis un pied en Espagne. Certes les relations d'État à État n'étaient pas au beau fixe, puisque comme le rapporte Alexandre Zviguilsky dans son ouvrage, « Nicolas I^{er} n'avait pas reconnu Isabelle II comme souveraine légitime et qu'il était favorable à don Carlos (...) Les relations diplomatiques entre la Russie et l'Espagne avaient donc été interrompues en 1834. Il faudra attendre 1856 pour qu'Isabelle II soit reconnue par le nouveau tsar, Alexandre II²³ ». Quant aux relations entre les peuples eux-mêmes, elles étaient réduites à leur plus simple expression si l'on songe que le vieux Maure rencontré par Vassili Pétrovitch sur le bateau pour Tanger « n'avait jamais entendu parler de la Russie » et que de son côté, un peu plus tôt, Juan van Halen devait faire face, dans le Caucase russe, à un khan tatare qui ignorait que Bourbon fût le nom d'un shah quelconque, fût-ce à l'autre bout du monde.

¹⁷ E. M. Feokistov, *Souvenirs. Dans les coulisses de la politique et de la littérature (1848-1896)*, L., 1929.

¹⁸ I. S. Silberstein, « Le voyage de I. E. Repine et de V. V. Stassov en Europe occidentale en 1883 », in Ilia Iaguimovitch Répine, *Xudožestvennoe nasledstvo (L'héritage artistique)*, M.-L., 1948, p. 500.

¹⁹ Voir I. Ja. Iakovlev, *Essais sur l'Espagne contemporaine (1884-1885)*, SPb, 1889.

²⁰ Washington Irving, *The Alhambra*, Londres, 1832.

²¹ N. F. Ščerbina, qui écrivit un *Don Juan* en 1843, réduisit le voyageur bourgeois Botkine à cette image dans une épigramme de 1852.

²² Konstantin Nicolaevič Leontiev, dans ses *Souvenirs des années 1831-1868* (in *Œuvres*, SPb, s.d.) fait état des doutes qu'il émit alors devant Botkine lui-même sur la véracité du voyage en Espagne.

²³ Vassili Botkine, *Lettres sur l'Espagne*, texte traduit du russe, préfacé, annoté et illustré par Alexandre Zviguilsky, *op. cit.*, note 1, p. 33.

Néanmoins, le journal de bord de Vassili Pétrovitch est là, qui se joue de la géographie et de l'histoire. Sept longues lettres qui enterrent la légende dorée et ressuscitent un pays de chair et de sang. Un morceau d'Europe où le romantisme des Lettres russes et l'idéal des démocrates cherchent un souffle de liberté en même temps qu'une parenté secrète : l'Altérité. La Russie des décembristes brisés (1825) ou l'Espagne des révolutions manquées (1820, 1823) ont peut-être plus en commun que les douceurs du balcon de Laure²⁴ :

Tant chez le Russe que chez l'Espagnol existe cette même violence des sentiments : les deux s'émeuvent, s'enthousiasment et s'exaltent avec une grande facilité, et avec la même facilité s'apaisent²⁵.

Ainsi Vassili Pétrovitch qui laisse derrière lui une Russie partagée entre Slavophiles et Occidentalistes, découvre-t-il une Espagne elle aussi divisée où s'opposent modérés et progressistes, carlistes et *crístinos* :

Le charme poétique des mœurs populaires de l'Espagne et les constants troubles politiques qui l'agitent sont si opposés, forment un contraste si vif, qu'il empêche à lui seul le voyageur de se faire une idée précise de ce pays ; quant à la littérature espagnole, à part quelques ouvrages d'histoire, on peut dire qu'elle se réduit tout entière à la presse politique divisée en partis dressés implacablement les uns contre les autres. Le seul but de l'auteur de ces Lettres a été de familiariser tant soit peu les lecteurs russes avec ce pays en général mal connu, qui continue jusqu'à l'heure actuelle à poser l'un des problèmes politiques les plus affligeants de notre époque²⁶.

²⁴ Voir Pouchkine, « Kamennyï gost' » (Le convive de pierre), *Sotchinieniia, op. cit.*, t. 2, p. 387.

²⁵ George Portnoff, *La literatura rusa en España*, New-York, 1932, p. 44.

²⁶ Extrait de la préface de Vassili Pétrovitch, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, Léningrad, Naouka, 1976, p. 5.

Le jugement sur la littérature espagnole de la fin de la première moitié du XIX^e siècle par Vassili Pétrovitch, critique accrédité du monde russe des Lettres, est péremptoire. Juan Valera, dans une lettre à Leopoldo Augusto de Cueto datée du 20 janvier 1857²⁷, s'étonnera de ce que Vassili Pétrovitch rencontré à Saint-Pétersbourg, bien qu'auteur d'un livre sur l'Espagne et hispanisant, ait justifié son mince bagage littéraire « en déclarant qu'ils [les livres] ne se trouvent nulle part. Il ne connaissait pas même le nom du duc de Rivas » ; opinion commune chez les gens de Lettres selon A. Zviguilsky qui rapporte les propos de Sobolevski, « bibliophile enragé » qui visita lui aussi l'Espagne : « Je ne vous ai pas parlé dans tout ceci des livres modernes que produit ce pays. C'est d'abord parce qu'il en produit très peu et de trop insignifiants pour que j'en fasse mention ; en second lieu, c'est parce qu'il faudrait à ce sujet toucher un mot sur la liberté de la presse²⁸ ». Néanmoins, Vassili Pétrovitch connaît les classiques, qui émaille de références son récit de voyage : Cervantès et son *Don Quichotte*, Lope de Vega, Calderón et divers *romances* qu'il aura traduit de l'espagnol ou du français ; il visite la maison où naquit le Cid. Mais malgré les quelques mois passés dans la péninsule ibérique et les rencontres favorisées par des lettres de recommandation, il demeurera convaincu de ce que « après le Siècle d'Or, il n'y a pour toute littérature que des sermons du clergé²⁹ ».

Vassili Pétrovitch prend le lecteur pour confident : les *Lettres sur l'Espagne* tiennent de la conversation de salon littéraire, d'un tête-à-tête formel où un homme d'esprit se laisserait aller, distillant avec le brin de supériorité nécessaire son sentiment à un jeune homme du monde. L'apostrophe régulière du lecteur, par l'irruption d'un vouvoiement au détour du discours, rappelle au lecteur qu'il est aussi du voyage, mais à distance suffisante, au second plan : « Inutile de vous dire quelle fut ma curiosité en

²⁷ Juan Valera, *Cartas desde Rusia*, *op. cit.*, p. 92.

²⁸ Serge Sobolevski, « Lettres d'un bibliophile russe à un bibliophile français », *Revue hispanique*, XXX, 1914, p. 597 in Vassili Botkine, *Lettres sur l'Espagne*, texte traduit du russe, préfacé, annoté et illustré par Alexandre Zviguilsky, *op. cit.*, p. 18.

passant la frontière espagnole et comment je dévorai des yeux Irun, première ville espagnole, où notre diligence s'arrêta pour le déjeuner »³⁰ ; « Voyez-vous, je crains que mon admiration pour Grenade ne vous semble exagérée³¹ », etc. Cette intelligence du Pygmalion Botkine et de son lecteur, cette intimité soudaine ne prétendent pas bouleverser l'ordre des choses ; de toute façon, le bourgeois Vassili Pétrovitch a déjà fort à suivre les *pronunciamentos* contraires qui se succèdent *Puerta del Sol*. Tout juste a-t-il le temps, émerveillé, de noter l'extraordinaire – à ses yeux – courtoisie qui régit les rapports sociaux espagnols et chagrin, de déplorer, la disparition des mantilles au profit des chapeaux : la mode de Paris a relégué les mantilles au rang de « coiffure pour les vieilles femmes chauves ». D'ailleurs Madrid n'invite pas au voyage. La Vieille-Castille n'est qu'un désert monotone qui pourrait à l'évidence rivaliser avec les steppes ingrates de la Russie, et Madrid, « une capitale de rien », « qui est là Dieu sait pourquoi », sans population de souche, en résumé une sorte de passage obligé pour tout belligérant (que ce soit pour aller à son café ou à un *pronunciamento*). Si l'on erre dans cette ville comme au beau milieu du chaos, la faute en revient peut-être à Dieu qui, humanisé par la science du peuple, pécha par orgueil :

Saint Jacques, patron de l'Espagne, se présenta après sa mort devant Dieu, qui, satisfait de ses exploits terrestres, lui dit qu'il accomplirait tout ce que le saint lui demanderait. Saint Jacques demande à Dieu de donner à l'Espagne la richesse, un soleil fécond, l'abondance en tout.

— Il en sera ainsi, fut la réponse.

— De la vaillance et du courage pour son peuple, poursuivit saint Jacques, la gloire à ses armes.

— Il en sera ainsi, fut la réponse.

— Un bon et sage gouvernement...

²⁹

Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, p. 23.

³⁰

Ibid., p. 6.

— Ça, c'est impossible : si en plus il y a en Espagne un bon gouvernement, tous les anges quitteront le paradis pour l'Espagne³².

Les hommes qui critiquent leur pays sont aussi les premiers à le vénérer, adorant tel l'idolâtre l'icône, l'image de l'Espagne : sainte mère de femmes en noir, de moines égorgés et d'églises reconverties en granges depuis la chute de l'Inquisition, terre-mère de Maures en exil et de provinces soucieuses d'indépendance, dernier chevalier, crispé dans son errance, d'une Europe politique. L'Espagne est seule. Alors, pour tromper le temps, le « noble pays » s'abîme dans la vanité, le musée du Prado et les instantanés populaires de la *calle de Toledo* tirant à peine la cité élue de Philippe II de son néant existentiel. Et ce n'est pas la *corrida* de jeunes taureaux de Carabanchel sur laquelle finit la première lettre de Vassili Pétrovitch qui insufflera quelque espoir : les rires peuvent bien redoubler une fois la mort passée, ils ont tremblé devant le taureau obscur portant, telle une couronne rubis, un cadavre enchâssé sur ses cornes.

L'Espagne, une belle au bois dormant

La deuxième lettre sonne le départ pour l'Andalousie. Le contraste avec la Vieille-Castille et la Manche qu'il traverse est à l'avantage de l'Andalousie. Ici, les arbres fruitiers – quoique aux citrons et oranges, il préfère la pêche aragonaise –, les chevaux, les roses laissées par les Maures, les femmes aux fleurs fraîches piquées dans la chevelure incarnent enfin l'Espagne que la Russie se plaisait à imaginer. Pourtant, si les oasis de vie sont là, sous les yeux, le jardin ibérique des poètes n'est plus. Brûlé par un « soleil africain », livré à lui-même devant l'oisiveté qui semble être un point d'honneur pour la plus grande partie de la société, il inspire parfois à Vassili Pétrovitch

³¹ *Ibid.*, p. 193.

un doux ennui, presque mélancolique. Les hommes d'Espagne, eux-mêmes, comme pour se réveiller de cette torpeur, secouer la dignité de leur « paresse », défient inutilement la mort. « Deux *corridos* en quinze jours, ce fut beaucoup trop pour mes nerfs inadaptés³³ ! », commente Vassili Botkine qui s'interroge par ailleurs sur le souci des Espagnols à faire « bénir » ces jeux d'un cirque résolument païen – comme en 1854, Marx s'étonnera de voir l'Université de Séville métamorphosée en école d'État, *la Escuela de Tauromaquia*³⁴. En dépit de la lecture d'un célèbre ouvrage de tauromachie³⁵ et de la fascination pour les réactions qu'elle suscite dans le public local, le voyageur russe demeure interdit : « le fanatisme barbare et insensé » du clergé espagnol face aux trésors de science et aux raffinements du monde mauresque ne ressuscite-t-il pas une fois encore lors de ces grand-messes où la foule versatile, laissant tomber le masque du civilisé, exige la fin brutale d'une *convivencia* (fût-elle homme / animal) dans les règles de l'art ? :

Lorsqu'on lit l'histoire des Arabes et surtout l'histoire de leur soumission et de leur expulsion d'Espagne, on ne peut que remarquer, non sans un profond dépit, qu'un peuple intelligent, plein de tolérance, industriel au plus haut point, un peuple dont la culture étendue commençait déjà à supplanter le dogme froid et austère de l'islamisme est vaincu et chassé par des Espagnols barbares et fanatiques, et qu'un pays riche, prospère, peuplé, est sacrifié par l'Inquisition et devient un désert³⁶.

Car l'Espagne, malgré des rêves agités, est en dormition. Abîmée dans une croisade séculaire contre les Infidèles, possédée par une Inquisition insatiable et épuisée

³² *Ibid.*, p. 19.

³³ *Ibid.*, p. 56.

³⁴ Vassili Botkine, *Lettres sur l'Espagne*, texte traduit du russe, préfacé, annoté et illustré par Alexandre Zviguilsky, *op. cit.*, note 97, p. 298.

³⁵ Santos López Pelegrín (Abenamar), *Tauromaquia completa, o sea el arte de torear en plaza tanto a pie como a caballo*, 1836.

³⁶ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 50.

par sa folle aventure américaine, elle a laissé l'Europe vaquer à ses Lumières. Et si, l'espace d'un instant, Napoléon, a su, bien malgré lui, réveiller l'Espagne dans un baiser brutal, la belle est aussitôt retournée à ses songes dorés.

Bohême Séville

Là-bas, les déboires de l'Espagne se brûlent au soleil africain et à l'œil des Andalouses : dans l'ombre de Murillo et de don Miguel de Mañara, Botkine disserte sur la liberté des mœurs sévillanes et « la peinture d'une chasteté extrême », véritable concentré d'un catholicisme ardent illustré par Zurbarán et ses extases ténébreuses de pénitents. Un catholicisme défiguré pourtant : à l'Espagne de 1831 du marquis de Custines (« dernier refuge du catholicisme », « au pouvoir des moines, à genoux devant ses prêtres, au moyen âge en plein épanouissement au XIX^e siècle³⁷ ») succède, une décennie plus tard, l'Espagne de Vassili Botkine « où la piété chez le peuple reste une espèce d'habitude, mais une habitude indolente, paresseuse, fastidieuse³⁸ » qui fait écho « au luxe majestueux et nonchalant³⁹ de la cathédrale et à « la beauté nocturne et névrosée⁴⁰ » de la cité sévillane. Devant l'orgueil de cette Espagne « qui recueillait pieusement la poussière des œuvres de son moyen âge et trônait sur ses ruines⁴¹ » tandis que l'Europe privilégiait son avenir, Vassili Pétrovitch s'interroge. Juan Valera, lors de son voyage à Saint Pétersbourg de l'hiver 1856 au printemps 1857, rencontrera toujours la même perplexité chez les Russes :

Il convient de leur ôter de l'esprit la pire idée qu'ils se font de nous de nuestras cosas y du peu de stabilité des gouvernements en Espagne. (...) Dispénseme que usted

³⁷ Voir Marquis de Custine, *L'Espagne sous Ferdinand VII*, Paris, 1838.

³⁸ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 81.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 67.

⁴¹ *Ibid.*, p. 82.

que hable con franqueza. Yo entiendo que en España debíamos hacer esfuerzos y hasta sacrificios por figurar más y mejor en todas las intrigas y discusiones diplomáticas de Europa. Lo que es ahora, se diría que no formamos parte de esta gran república de naciones⁴².

La lassitude que Vassili Botkine perçoit dans la péninsule ibérique lui paraît de sinistre augure pour l'avenir de cette société où « las de ces petits despotes qui se succèdent continuellement et qui ne pensent qu'à leurs poches, les Espagnols se mettent maintenant à rêver d'un pouvoir fort et autoritaire, capable de mettre de l'ordre dans ce chaos social⁴³ ». En attendant cette heure funeste, les belles de Séville, comme pour s'étourdir, dansent dans le regard des hommes et l'aube blême, foulant la grandeur de l'Espagne à leurs pieds parfaits :

Mais ces mœurs ont tant de charme romantique, chez ces femmes superbes il y a un tel besoin d'amour (c'est ici leur seule occupation) que je comprends qu'à vingt ans, avec du sang chaud, un cœur ardent et prompt à s'emballer (et par-dessus le marché le penchant pour le plaisir l'emporte sur tous les autres), je comprends, dis-je, qu'on puisse vivre à Séville des années entières dans le plus béat des rêves qui, vraiment, vaut bien d'autres rêves d'affaires⁴⁴.

Cadix, la marchande dans le temple

Vassili Botkine arrive à Cadix, faisant une brève excursion dans les caves de Xérès et les affres du *romancero* relatant le don de l'Espagne aux Maures par le comte Julián. Ici le rêve poétique d'un Guadalquivir où, en 1844, « l'onde scintille comme de

⁴² Juan Valera, *Cartas desde Rusia*, *op. cit.*, p. 48-49.

⁴³ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 78.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 90.

l'écaille⁴⁵ » perd de sa superbe : « Et voilà ! Nous voguons sur le Guadalquivir, fleuve d'un roux sale, aux rives fort tristes⁴⁶ ». Mais surplombant l'océan, gît là Cadix, blanche et inanimée : « outre le déclin total du commerce avec les possessions américaines devenues indépendantes, le voisinage de Gibraltar, transformé en centre de la contrebande, et par conséquent, du commerce extérieur de l'Espagne, nuit fort à Cadix⁴⁷ ». Néanmoins, à l'usage, Vassili Pétrovitch, s'entiche de la cité marchande, qui fait figure d'île sur le continent ibérique : les rues sont animées en plein jour, la cité a un fort cachet européen, et la mer, enfin, donne au Gaditan une perspective et une ouverture d'esprit inconnues de l'ensemble des Espagnols confits dans leur dévotion pour une Espagne défunte ou une province en mal d'indépendance. Une île encore, parce que l'Espagne traditionnelle ne voit d'honneur que dans les hommes d'armes, tenant l'artisan et le commerçant en piètre estime, les assimilant presque à l'ennemi :

Aussitôt après la soumission définitive des Maures, deux classes se formèrent dans la population espagnole : les « hidalgos » et les « pecheros », les nobles et les roturiers. Si l'on considère l'Espagne, on ne doit pas oublier qu'elle a été occupée pendant de longs siècles à combattre les Maures. Il en résulte donc que dans ce pays seul le guerrier ait eu une importance politique et morale ; une population qui se mêlait aux Maures et s'adonnait uniquement à l'artisanat passait pour une population indigne et pitoyable. Qui donc l'empêchait, après s'être saisi d'une arme, d'ennoblir sa situation⁴⁸ ?

L'Espagne, hors du temps, refuse de voir la conquête industrielle de l'Europe, la guerre du commerce, et les exploits des chevaliers de l'industrie. Héritière encombrée d'une grandeur révolue, elle hésite à recevoir les nouveaux riches. Là où les filles de

⁴⁵ Fet (Afanasi Afanasievitch Chenchine), *Poésies complètes*, Leningrad, 1959, p. 424.

⁴⁶ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 92.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 93.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 103.

Cadix, aux *cuerpos más salerosos de España*, dans la spontanéité de tout leur être, se donnent la liberté de choisir le fiancé qui leur chante :

On dit que Cadix surpasse de beaucoup Séville par la liberté de ses mœurs ; je ne sais pas dans quelle mesure c'est exact ; du moins, l'on y rencontre également à chaque pas, la nuit, des *novios* (fiancés) conversant à la fenêtre avec leur bien-aimée ; en voici un debout avec sa guitare : lorsque vous vous approchez l'entretien s'interrompt et des accords de guitare se font entendre ; vous vous éloignez de quelques pas : les accords cessent et le dialogue reprend. J'ai déjà dit dans ma lettre de Séville que si, dans le sud de l'Andalousie, une jeune fille passe la nuit à sa fenêtre à s'entretenir avec un jeune homme, cela est considéré comme la chose la plus naturelle du monde : on n'y fait même pas attention et cette habitude existe aussi bien dans la classe pauvre que dans la classe privilégiée où une jeune fille a le droit d'avoir son *novio* de nuit et même de le changer selon son bon plaisir⁴⁹.

Vassili Pétrovitch, esthète et bourgeois, passe avec délectation des « filles de Cadix aux yeux noirs⁵⁰ » aux journaux du club commercial – ses origines marchandes nous valent une longue glose du système douanier en vigueur et une petite histoire du commerce espagnol –, poursuivi par l'éclat inexorable de l'azur céleste :

Rien qu'à cause de cela mes organes d'homme du Nord éprouvent ici une certaine volupté nerveuse⁵¹.

L'Espagne brûle ceux qui l'approchent comme le serpent piqua Rodrigue. À la grâce de Dieu.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 97-98.

⁵⁰ Voir Byron, *Childe Harold's pilgrimage*, chant I.

⁵¹ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 101.

Gibraltar, une petite Sibérie

Bravant les éléments – « l'écume arrachée par le vent du haut des lames volait et retombait en une pluie blanche et mousseuse, comme du champagne répandu sur la table » – et s'acquittant d'une *licencia*⁵², Vassili Pétrovitch accoste à Gibraltar : la cinquième lettre commence sur ces rochers jaunes. Le monde entier semble s'y précipiter à l'instar du décor qui marie l'Étiquette anglaise, la chaleur africaine, les échoppes mauresques et les singes. Le lecteur averti pourrait même y voir une petite Sibérie : « Dans les formes de ce paysage, il n'y a pas l'harmonie à laquelle nous sommes habitués dans les paysages européens ; cette disproportion, cette intensité agissent bizarrement sur un œil inadapté, mais en même temps provoquent le sentiment d'une puissance incommensurable. Et d'ici tout est également clair, transparent, sans limite⁵³ » ; « on vit ici comme dans un cachot⁵⁴ » ; « on laisse entrer ici immédiatement les criminels politiques qui ont fui l'Espagne⁵⁵ » ; « sept mois durant, la chaleur imprègne tout ce que l'homme respire, tout ce que l'homme touche⁵⁶ ». L'image de la Sibérie infinie a-t-elle traversé l'esprit de Vassili Pétrovitch avec sa mosaïque de peuples, de paysans en fuite, d'exilés politiques, qui tous se consomment dans l'ombre de neiges aussi brûlantes que le soleil africain ? Peut-être, puisque le voilà déjà qui s'enfuit vers Algésiras. Mais il n'y a rien à dire, sinon que l'Espagne, « véritable désert d'Arabie » tient ici son exception (une nature vivante, presque tropicale) et que le cuisinier de l'hôtel est à éviter. Le voyage se poursuivra à Tanger (« tout cela ressemble

⁵² Droit d'entrée (de l'argent pour un aller-retour ou une recommandation d'un habitant afin de séjourner au-delà d'une journée) pour le voyageur en provenance d'Espagne.

⁵³ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 182.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 117.

⁵⁶ Cela vaut bien les huit mois de nuit polaire du Grand Nord. *Ibid.*, p. 118.

plus à une prison qu'à une ville⁵⁷ » et à Tarifa (« des murs rouges et croulants, des rues désertes, des maisons décrépites, partout le signe de la tristesse et de l'ennui⁵⁸ »), mais l'Espagne de Botkine est ailleurs.

Malaga, une nature passionnée

À Malaga, ville sans grâce hormis son port et sa promenade municipale [Alameda], l'animation semble perpétuelle – Vassili Pétrovitch parle de « mœurs joyeuses » – sans aucunement prendre ombrage de l'*Alcazaba*, ancienne forteresse des souverains de Grenade :

Les habitants de Malaga sont en général des gens gais et hardis, ils ont peu d'exigences, et ne travaillent que quelques jours par semaine afin de s'amuser le dimanche avec l'argent gagné. Le vin capiteux, la vie à bon marché, la douceur du climat, et surtout la beauté remarquable et la grâce des femmes développent fortement les passions, et l'on entend parler constamment ici de *puñaladas* (coups de couteau) et d'assassinats dont le mobile n'est pas le vol, mais la querelle, la vengeance ou la jalousie. »⁵⁹

D'autant que les sous-sols de l'Andalousie ne sont pas moins riches que le passé mauresque de la région : Malaga ne s'obstina-t-elle pas, trois mois durant, à bouder les très catholiques Ferdinand et Isabelle ? La mémoire des hommes porte toujours le deuil de cette Espagne déchirée dont le sang fit naître des *romances* où le poète célèbre, la mort dans l'âme, l'islamisme souverain déposé :

⁵⁷ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, op. cit., p. 132.
⁵⁸ *Ibid.*, p. 125.

Hier encore, ils étaient maîtres chez eux : maintenant ils sont esclaves au pays des infidèles.

Ô, si tu avais vu comme ils ont pleuré quand on les a vendus, tu serais devenu fou de chagrin !

Et qui eût pu supporter de les voir errer désemparés, sans autre vêtement que les haillons du serf ?

Qui eût pu souffrir de voir un fossé entre la mère et l'enfant, comme si une cloison existait entre le corps et l'âme,

De voir des jeunes filles éplorées et désespérées, belles comme le soleil quand il se lève, tout en coraux et en rubis, chassées par les Barbares pour accomplir des travaux infamants ?

Ô, à un tel spectacle, les cœurs se seraient déchirés de douleur, s'il était resté dans les cœurs ne serait-ce qu'une goutte d'islamisme⁶⁰ !

Et où l'Espagne catholique enterre ses lieutenants dans « une vie de gloire » :

Río verde, río verde,
Tinto vas en sangre viva,
En sangre de los cristianos,
Y no de la morería :
Entre ti y sierra Bermeja
Murió gran caballería,
Murieron duques y condes,
Señores de gran valía.
(...)
Don Alonso quedó muerto,
Recobrando nueva vida

⁵⁹ *Ibid.*, p. 137.

⁶⁰ Ce *romance* fut écrit au XIII^e siècle par Aboul-Baki-Seleh lorsque Séville tomba entre les mains espagnoles. *Ibid.*, p. 139.

Con una fama inmortal
de su esfuerzo y valentía⁶¹.

Enfin, Vassili Pétrovitch de discourir sur « l'une des originalités typiques de l'Espagne, à savoir ses brigands⁶² ». Dans la péninsule ibérique, les hommes préfèrent avoir à faire au *caballista* (brigand à cheval), parent, fût-il éloigné, du temps aimable de la chevalerie plutôt qu'à la justice cupide et outrageusement procédurière. Le *ratero* (brigand à pied), voleur plus occasionnel que professionnel, appartient à la communauté en tant que berger ou garde-forestier : il jouit donc d'une certaine impunité, ne serait-ce que par la peur élémentaire de représailles. Le paysage andalou porte l'empreinte de ces exactions : des croix s'élèvent là où la victime abattue est tombée, soulageant ainsi la religiosité élastique des campagnes de l'Espagne méridionale⁶³. Encore doit-on ici s'estimer heureux : « en général, les *caballistas* andalous passent pour être les plus polis de l'Espagne, alors que les *ladrones* de la Vieille Castille et de la Manche sont considérés comme les plus grossiers et les plus cruels⁶⁴ ». De quoi faire frémir les bas-bleus de la bonne société pétersbourgeoise où le succès du *Voyage en Espagne* de Théophile Gautier a fait quelque peu sauter les conventions ordinaires :

Elles fument des pailles, voire des cigares pareils à des barreaux de chaise, en disant qu'elles imitent les Espagnoles. Il se peut aussi qu'elles prétendent les imiter, lorsqu'elles fument la pipe. En outre, ces dames étant d'humeur tellement romantique, elles adorent l'Espagne, pays primitif à leurs dires, où elles voudraient se rendre afin

⁶¹ *Ibid.*, p. 148.

⁶² *Ibid.*, p. 150.

⁶³ Théophile Gautier, lors de son voyage en Espagne, traversa lui-même ces paysages morbides ; ainsi la route de Vélez-Málaga : « ce n'était plus une route, c'était un cimetière. » (Théophile Gautier, *Voyage en Espagne*, *op. cit.*)

⁶⁴ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 153.

que les voleurs se saisissent d'elles et les violent, et pour encourir d'autres aventures non moins épicées et profitables⁶⁵.

Mais déjà Vassili Pétrovitch qui, lui, se réjouit de fréquenter des chemins plus sûrs depuis la mise en place par Narváez de la *guardia civil*, retourne à une fascination moins dangereuse à court terme : les femmes de Malaga pénétrées d'un Orient où la grâce le dispute au mystère. Loin de l'effronterie perverse des coquettes parisiennes, les Andalouses (dont les Gaditanes et les *Malagueñas* sont l'aristocratie) ne sacrifient à aucun artifice : elles sont le sel de la terre. Une essence qui les empêche de se claquemurer aux choses du ménage – elles préfèrent paraître à leur balcon ou « rester dans leur chambre dans une totale inaction⁶⁶ », « la promenade du soir est aussi indispensable pour les femmes d'ici que l'air et l'eau⁶⁷ » – et les prédestine à une certaine liberté de parole ; dans l'Espagne de Vassili Botkine, « on considère les femmes exclusivement d'un point de vue artistique⁶⁸ ». À la différence de la Française, « guerrier armé, vigilant et malin⁶⁹ », « l'Espagnole est créée pour l'amour⁷⁰ ».

« Il pense à Grenade⁷¹ »

L'ultime lettre sur l'Espagne abolit le temps du voyageur : Grenade est sans âge. Elle porte en elle les mille et une nuits de l'Orient et les mille et un jours de l'Occident.

⁶⁵ Juan Valera, *Cartas desde à Rusia*, (lettre du 11 janvier 1857), *op. cit.*, p. 80.

⁶⁶ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 157.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 157.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 158.

⁶⁹ Outre de nombreux séjours à Paris (à partir de 1835), Vassili Botkine a épousé Armance-Ismerie Rouillard, une modiste de Péronne dont il se sépara un mois après leur voyage de noces en France. Le voyageur russe est donc en *terra cognita* lorsqu'il réproouve tant les chapeaux qui remplacent les mantilles que les stratagèmes de la Française.

⁷⁰ Voir la traduction en 1860 de *La fille de Cadix* de Lord Byron par L. A. Meï, « La fille de Cadix » in *Œuvres choisies*, M. – L., 1962, pp. 205-207.

⁷¹ Version traditionnelle des Maures en exil de notre « être dans la lune ».

Jamais le marchand Botkine ne s'abandonne autant au Romantisme qui fait fureur en Europe : descriptions exaltées de la nature (Alpujarras ou Sierra Nevada), plainte pour les larmes des Maures exilés dont les fontaines et les ruisseaux se font le sempiternel écho. Jusqu'à la poésie qu'il décrypte dans la trivialité paysanne, dans la domesticité ou le brigandage grenadin. Un syndrome andalou du Quichotte ? Vassili Botkine, aussi incongru dans son costume européen que le Quichotte dans son armure, semble parfois vivre dans un « monde endulciné⁷² » dont Grenade est la clef⁷³ : « Si tú quisieses, Granada, / contigo me casaría ; / Daréte en arras y dote / A Córdoba y a Sevilla⁷⁴ ». Les Maures s'en sont allés, dans la Manche de don Quichotte ainsi que dans l'Andalousie de Vassili Pétrovitch, et pourtant les moulins manchègues comme les montagnards des Alpujarras affichent « la même impassibilité contemplative⁷⁵ » observée sur les visages des Maures de Tanger par le voyageur russe. Avec la plus vive émotion, Vassili Botkine feuillette le livre d'or de Grenade : ainsi la nouvelle place de la Constitution, ancienne place Birabambla où la chevalerie mauresque mesurait sa force en joutes, puis où l'Inquisition, exerçant ses autodafés, a usurpé « l'héritage de l'Abencérage ». La civilisation qui dompta l'eau et celle qui imposa le feu ont marqué dans sa chair la vieille cité silencieuse, désormais murée dans ses morts passées.

Le *costumbrista* Vassili Botkine qui se plut à étudier le vêtement des Espagnols, détaille, à travers l'Alhambra et le Généralife, l'architecture mauresque, « un caprice débordant de grâce et d'originalité⁷⁶ » dont la légèreté cherche à recréer « la tente nomade du désert », et se surprend à contempler des heures entières le paysage

⁷² Vsevolod Bagno, *El Quijote vivido por los Rusos*, Madrid, Diputación de Ciudad Real y CSIC, 1995, pp. 69-75.

⁷³ La clef (le symbole du pouvoir donné au Prophète d'ouvrir et de fermer le ciel) – à l'instar de la main (le symbole de la loi écrite) –, emblèmes des Maures andalous sont aussi des signes magiques dans les récits populaires, explique Vassili Botkine ; il rapporte aussi l'histoire de ce Maure rencontré à Tanger dont la famille conservait la clef de leur maison grenadine depuis leur expulsion d'Espagne. Voir Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii* (Lettres sur l'Espagne), *op. cit.*, p. 178.

⁷⁴ *Romance de Abenámbar y del rey don Juan*, *ibid.*, *op. cit.*, p. 177.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 188.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 185

nostalgique depuis « le belvédère de la sultane » ou un lit de mousse fraîche. L'Orient secret émane de tout cet art qui fait appel aux sens plus qu'à la majesté ; dans le silence des cyprès, « ni ses feuilles ni ses branches ne bruissent sous l'effet du vent⁷⁷ », les gisants des très catholiques Ferdinand et Isabelle peuvent donc reposer en paix dans leur exil de pierre. « Nul endroit ne s'est gorgé d'autant de sang humain que cette plaine où deux cents ans durant un peuple a combattu un autre peuple⁷⁸ », arrachant à Boadbil un dernier soupir éternel⁷⁹.

« La tolérance en Espagne est un mot qui n'a pas encore de sens », écrit Botkine dans sa première lettre⁸⁰, à propos des luttes politiques fratricides de l'Espagne de son époque. L'Espagne des trois religions qui avait auguré d'un esprit ouvert n'était plus qu'un regrettable incident, laissant livré à lui-même le « sauvage Africain doublé d'un chevalier⁸¹ » que perçoit Vassili Pétrovitch chez l'Espagnol. « Ce terrible caractère buté⁸² » qui empêche l'Espagnol de s'affranchir d'une grandeur passée, de travailler comme n'importe quel Français, Allemand ou Anglais du XIX^e siècle à repenser le monde – encore moins de le refaire – ne doit pas dissimuler l'hospitalité chaleureuse et la profonde courtoisie que rencontre Vassili Pétrovitch. S'il avait aussi visité l'Andalousie, peut-être Fiodor Dostoïevski aurait-il vu l'Europe différemment : « De Paris, il n'exprime que son mépris des Français, de leur cupidité et de leur frivolité ; il promène dans Londres un regard d'horreur, de terreur sacrée ; la Suisse l'ennuie,

⁷⁷ *Ibid.*

⁷⁸ *Ibid.*, p. 171.

⁷⁹ *El suspiro del Moro*, montagne aux abords de Grenade d'où le souverain maure en larmes aurait contemplé la cité à jamais perdue.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 12.

⁸¹ *Ibid.*, p. 11.

⁸² *Ibid.* Même si les Espagnols ont cru trouver pire en Europe – *Contra puta y bretón no basta razón...* Voir Bernard Sesé et Marc Zuili, *Vocabulaire de la langue espagnole classique (XVI^e et XVII^e siècles)*, Paris, Nathan Université, collection « Réf », 1997, p. 202.

l'Allemagne le dégoûte et si l'Italie trouve grâce à ses yeux, c'est comme un beau théâtre de lumière et de soleil⁸³ ».

Car l'Espagne de Vassili Botkine est avant tout l'Andalousie. S'il a été frappé par la vigueur des antagonismes régionaux (Basques, Catalans, Castellans, etc.), le voyageur a résolument pris fait et cause pour l'Espagne arabo-andalouse, sans doute parce qu'elle est l'image la plus familière à son esprit de lecteur romantique, la plus éloignée des soubresauts politiques castillans interminables, la plus étrangère à la morgue obscurantiste de Philippe II. Une véritable oasis de fraîcheur dans ce désert brûlé qu'est l'Espagne aux yeux de Vassili Botkine, *puerto seguro* où auraient aimé s'éterniser aussi d'autres pèlerins russes :

Tout le suc du ciel, de l'air, des femmes et des oranges d'Espagne, jusqu'à la dernière goutte. Puissé-je vivre là-bas, rester couché sous les lauriers-roses, les peupliers, unir la paresse russe à l'espagnole et voir ce qui en résulte... mais la frégate file. Adieu Espagne, adieu Europe !⁸⁴.

Pour Botkine, appelé désormais par son ami Herzen « l'Andalou de la Marosseïka⁸⁵ » et par Mordovtsev « un phare qui éclaire l'Espagne⁸⁶ », la péninsule ibérique ne tient plus seulement de l'exotisme littéraire que lui prêtaient les Lettres russes des années 1830. Il est en fait deux Espagnes : « celle des journaux, des discours et des proclamations, des orateurs et des ministres » et « la véritable Espagne, ruinée, relâchée, sans administration, sans finances, sans sens social, une Espagne exténuée par la guerre civile permanente, épuisée par toutes ces intrigues diplomatiques, par ces

⁸³ Dostoïevski, *La légende du Grand Inquisiteur*, présenté par Michel del Castillo, Paris, Les Carnets Desclée de Brouwer, 1993, p. 9.

⁸⁴ Ivan Alexandrovitch Gontcharov, « La frégate *Pallas* », *Œuvres complètes*, SPb, 1896, VI, p. 100.

⁸⁵ Marosseïka est le nom de la rue où habite Vassili Pétrovitch. Voir la lettre du 2 février 1851, A. I. Herzen, *Œuvres*, éd. citée, XXIV, p. 160.

constitutions fantaisistes⁸⁷ ». Ou bien une Espagne réelle saisie sur le vif par un honnête bourgeois du XIX^e siècle, et une Espagne en trompe-l'œil qui figure la Russie : les Maures font écho au joug tatar, la dynastie étrangère des Bourbons à celle des princes allemands en Russie, la corruption ibérique aux pots-de-vin russes, la marginalisation de l'héritière du Siècle d'or à celle de « la Russie éternelle » dans l'Europe du XIX^e siècle. Mais Vassili Botkine écrit son regret que ce « noble pays » n'ait pas eu son Pierre le Grand, mais de simples Bourbons, impuissants devant « la lutte des traditions de l'Espagne d'autrefois avec la jeune civilisation qui a pris naissance en elle⁸⁸ ». C'est pourquoi de cette dichotomie, naît celle de l'écriture qui se contredit au fil des pages. Les Espagnols eux-mêmes naissent de ces paradoxes : ainsi le libertin du XVI^e siècle, Miguel de Mañara – que la fortune littéraire immortalisera sous le nom don Juan –, demande-t-il à être enterré à l'entrée de l'église de la Caridad de Séville afin que tous foulent sa tombe de pécheur, le pillard contrebandier Lanza (que croisera aussi Théophile Gautier) devient-il guide et transporteur de marchandises, et la Sévillane dansant la *ola*, exprime-t-elle « une extase voluptueuse pleine de toute l'inconsciente chasteté virginal⁸⁹ ».

En vérité, l'Espagne – «*para nada se cuenta con nosotros sino para tratarnos mal en los diarios*»⁹⁰ – comme la Russie – «*el general-gobernador acababa probablemente de leer el Times y estaba afectadísimo de que este periódico llame bárbaros a los rusos. El duque le dijo que no se afligiera por eso, que ya sabíamos nosotros que era mentira, y el general-gobernador se consoló algo, aunque mayor consuelo hubiera sido para él pillar allí a alguno de los periodistas y molerle el alma a*

⁸⁶ Daniel Loukitch Mordovtsev, *Po Ispanii. Putevye arabeski (De par l'Espagne. Carnets de voyage)*, *op. cit.*, p. 74.

⁸⁷ Vassili Pétrovitch, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, p. 24.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 108.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 86.

⁹⁰ Juan Valera, *Cartas desde à Rusia*, (lettre du 28 décembre 1856), *op. cit.*, p. 49.

coces»⁹¹ – font figure de parentes marginales aux yeux de l'Europe aussi éclairée qu'affairée. Et que la péninsule ibérique, dans son théâtre et son vêtement, se soit un peu francisée, que la Russie impériale parle français et se rencontre dans les salons de *cocottes* que leur âge rend indésirables à Paris, n'y changera rien. Vassili Botkine n'est pas en reste, qui sacrifie lui aussi au modèle français : quelques emprunts au récit de voyage de Théophile Gautier ponctuent à l'évidence les *Lettres sur l'Espagne*.

Ces « impressions de voyage » où figurent, à l'égal des considérations politiques et économiques, les subtilités de l'éventail (Lettre I), les duels à l'arme blanche des *majos* (Lettre III) comme les voleurs (Lettre VII), ont connu un vif succès dans la bonne société russe :

Seguro estoy de que, por muchos disparates que yo piense y diga de esta gran capital de la Rusia entera, nunca serán tantos como los que aquí se piensan y dicen de nuestra amada patria. No pocas personas, por lo demás sensatas, imaginan aquí que fuman todas las señoras españolas, siendo, por el contrario, las que fuman, las rusas; que nos vestimos de majo; que nos damos de puñaladas a cada momento; que viajamos siempre en litera o en mula; que detrás de cada mata hay una partida de ladrones, y no sé cuántas diabluras más, que pueden tener algún fundamento de verdad, pero que, por fortuna, no lo son completamente. Todos tienen aquí por cierto que durante el invierno están tan desabrigadas y poco confortables las habitaciones de Madrid, que hasta las señoras más aristocráticas se ven obligadas a colocarse una olla con carbón encendido debajo de las enaguas. Las damas rusas no se atreven a abanicarse delante de nosotros, no sea que nos den una cita, nos digan doscientas mil ternuras o nos hagan concebir esperanzas y poco castos deseos, comprometiéndose sin que ellas se lo percaten. Creen tan a pies juntillas en el lenguaje del abanico como

⁹¹ *Ibid.*, (lettre du 18 décembre 1856), p. 35.

Homero en el de los dioses, del cual tuvo la audacia poética de dejarnos algunas palabras en sus obras»⁹².

Quelque responsable que puisse être Vassili Pétrovitch dans ce portrait sur le vif de l'Espagne rapporté par J. Valera, il conviendra de retenir un certain humanisme⁹³, une ouverture d'esprit qui n'est pas toujours de règle dans la société russe ; ainsi évoque-t-il l'Amérique du président Jefferson et l'infortune des Indiens, de même qu'il salue avec bienveillance le Maure, mais aussi le Juif (alors que l'étymologie russe vulgarisera le *pogrom*). Il s'interroge même sur la valeur des prétentions de l'Europe :

En Europe, on parle tant et on écrit si souvent sur l'humanité que ce mot est devenu une espèce de lieu commun ; mais y a-t-il beaucoup de gens qui se rendent compte sérieusement de la signification de ce bien grand mot ? Si l'on examine l'acception dans laquelle il est employé habituellement au sens propre, et si l'on considère que la vie de millions de personnes en Asie et en Afrique a pris une direction tout à fait opposée aux tendances des Européens, il ressort que par ce nom ronflant d'« humanité » l'Europe n'entend en fait, inconsciemment, que les peuples ayant adopté sa civilisation. À quelle minorité insignifiante par rapport à la population du globe terrestre se réduit donc le mot sonore d'« humanité »⁹⁴ ?

Quelle importance⁹⁵ ? Vassili Pétrovitch n'est plus. L'épicurien voyageur dont « le seul et inévitable ennemi en Espagne était l'huile d'olive épouvantable⁹⁶ », le critique littéraire bourgeois que certaines théories, après les *Lettres sur l'Espagne*, sacrent pêle-

⁹² *Ibid.*, (lettre du 1^{er} janvier 1857), p. 57-57.

⁹³ La censure n'hésitera pas à biffer certains passages relatifs aux défauts des souverains espagnols ou à la morgue européenne face aux autres civilisations.

⁹⁴ Vassili Botkine, *Pis'ma ob Ispanii (Lettres sur l'Espagne)*, *op. cit.*, pp. 128-129.

⁹⁵ « ¿Qué importa? », expression favorite des Espagnols selon Vassili Botkine, *ibid.*, p 13.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 161.

mêle pionnier « de l'érotisme dans la littérature russe⁹⁷ » ou « précurseur du révisionnisme struvien du marxisme⁹⁸ », meurt à Moscou en 1869.

⁹⁷ Que l'on en juge par ces extraits qui mêlent les chansons recueillies et traduites en russe aux réflexions personnelles : « *¡Que cálida! y ¡cómo cruje! / Si baila jota o fandango / Y ¡qué brío en cada empuje! / Y ¡qué gloria de remango / En la más leve cabriola! / ¡Alza!* », *ibid.*, p. 29 ; « À voir retomber sur son sein blanc les mèches ondulées de sa noire chevelure, vous auriez dit que chacune de leurs boucles était animée et qu'en serpentant sur ce sein, elle le caressait », *ibid.*, pp. 99-100 ; « *Eres tan zarageta / Cuando empiezas a bailar / Que con ese cuerpecito / Me jaces desesperar. / Otro salto que me obligas. / Vuélveme a enseñar las ligas, / Que estoy pasando fatigas / Por mirar tu guardapiés* », *ibid.*, p. 147 ; « Mais ce corps souple comme de la soie repose sur des muscles d'acier. Quels autres corps en effet pourraient effectuer ces danses populaires andalouses où dansent non pas les pieds, mais le corps tout entier, où le dos s'incurve comme une vague, où la taille renversée se cambre comme un serpent, où les épaules touchent presque terre, où, aux poses langoureuses pendant lesquelles les mains affaiblies ont l'air d'être incapables de jouer des castagnettes, succèdent soudain les bonds d'un tigre agacé ? », *ibid.*, p. 156.

⁹⁸ N. I. Proutskov, V. P. Botkine et le mouvement littéraire et social des années 40-60 du XIX^e siècle, *Outchenye zapiski Groznenskogo Pedagogitcheskogo Instituta*, 1947, n°3, p. 82-83 cité in Vassili Botkine, *Lettres sur l'Espagne*, *op. cit.*, p. 49.